

Une réfugiée de Montcy-Notre-Dame aux Aubiers

Témoignage de Mme Jeanne Bouillon

recueilli par Jean-Luc GENDREAU et Guy-Marie LENNE

Au mois de juin 1940, la commune des Aubiers accueillit autour de 180 réfugiés des Ardennes, dont une très grande majorité de la commune ardennaise de Montcy-Notre-Dame située à proximité immédiate de Charleville. Parmi eux, Jeanne BOUILLON, 17 ans qui vient de terminer son apprentissage de couturière commencé dans une école de couture dès la fin de sa scolarité, à 13 ans et demi.

C'est au matin du 10 mai 1940, jour de la Pentecôte, que la maman de Jeanne Bouillon (veuve depuis quelques années déjà) apprend que les habitants de Montcy-Notre-Dame doivent partir, tout abandonner. Les forces allemandes sont entrées en Belgique et en France, La Blitzkrieg (guerre éclair) est lancée par Hitler à l'Ouest du continent et déjà, les armées françaises ploient sous l'attaque fulgurante.



**Mlle Bouillon au milieu d'une
défense anti-char dans les
Ardennes en avril 1940.**

Coll. Privée.

C'est avec une valise dans chaque main que Mme BOUILLON, Jeanne et son frère cadet de 15 ans quittent leur domicile à pieds – seuls les plus âgés, les plus fragiles... mais aussi les plus fortunés bénéficiaient de voitures hippomobiles ou d'automobiles – pour un très long périple à travers la France : c'est l'exode.

Comme des millions d'autres français, Jeanne va connaître les affres de ces jours de voyage, dans des conditions extrêmement précaires. Il fait chaud en ce mois de mai 1940. Partis de Charleville, les réfugiés de Montcy-Notre-Dame prennent la direction de l'Aisne, par les petites routes (les grands axes sont réservés aux transports militaires), contournent Reims par le Nord avant d'atteindre Brennes. Au cours de ce périple d'une bonne centaine de kilomètres, la colonne est mitraillée plusieurs fois par les chasseurs allemands qui larguent également des bombes à ailettes, d'autant plus dangereuses que la trajectoire est imprévisible ; à chaque fois, chacun se protège comme il peut en se jetant dans les fossés. Jeanne se souvient de morts et de blessés. La nuit, la famille BOUILLON couche dans les granges, sur la paille ou le foin.

Au sud de Brennes, les réfugiés de Montcy prennent le train – de dix-douze voitures - qui doit les conduire à La Rochelle. Entassés à trente ou quarante dans des wagons à bestiaux, assis sur les valises, ils entament une lente descente vers l'Atlantique - plusieurs jours - marquée par des arrêts au cours desquels la Croix Rouge, des infirmières, des volontaires locaux

distribuent de la nourriture, de l'eau, prennent en charge les malades... En gare de La Rochelle, la famille Bouillon monte dans un car qui prend la direction de Bressuire. De là, sans perdre de temps, elle est dirigée avec d'autres vers Les Aubiers. Il est facile d'imaginer quel devait être l'état de ces femmes, ces hommes, ces enfants au moment de leur arrivée sur la place de la mairie.

Aux Aubiers, ils ne sont pas les premiers à être arrivés. Déjà, le 17 mai un premier groupe d'une vingtaine d'individus a pris ses attaches dans la commune. Ils sont suivis, le 19, par un deuxième groupe de six personnes. Le 20, Jeanne, sa maman et son frère sont accompagnés d'une quinzaine de compatriotes. Il en arrivera encore, échelonnés toute la fin du mois de mai et au mois de juin¹.

C'est la fin du long exode qui a conduit la famille Bouillon loin de ses attaches. Le jour même, la Mairie leur attribue un premier logement, route de Somloire, au confort très sommaire, sans électricité ; une seule pièce pour cinq personnes, puisqu'ils sont accompagnés de deux amis. Par la suite, la famille se verra attribuer plusieurs logements, plus confortables.

Chaque mois, il fallait passer à la mairie pour se faire recenser, faire savoir qu'on était toujours là. En effet, beaucoup de réfugié de Montcy-Notre-Dame vont rapidement repartir, au cours de l'été et de l'automne 1940. Un temps, Mme Bouillon, originaire de Bretagne, et ses deux enfants ont envisagé de partir

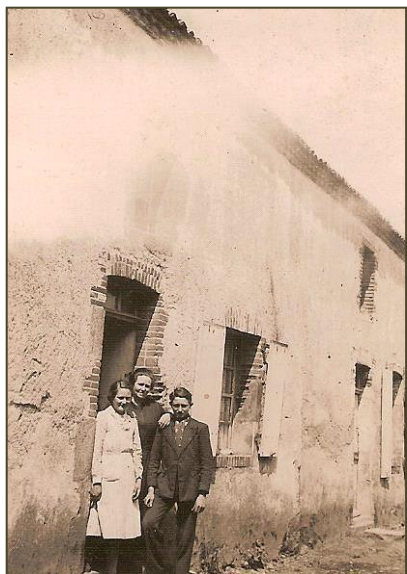


Souvenir de guerre.
Notre maison d'exil aux Aubiers. 1941.
Coll. Privée.

¹ Bulletin municipal des Aubiers, mai 1982.

rejoindre son frère qui habitait Nantes ; mais le manque de moyen de transport, les difficultés d'organiser le voyage, puis plus tard les bombardements sur Nantes les ont dissuadés de partir.

Aujourd'hui, de nombreuses années ont passé et Jeanne se souvient que les premiers jours, la première année, ont été durs, surtout pour les plus âgés des réfugiés. Il a fallu reconstruire une vie différente dans un « pays » inconnu. Certes, on y parlait aussi le Français, mais le patois n'y était pas le même que dans les Ardennes. Les coutumes, l'alimentation, la vie dans le bocage du Nord Deux-Sèvres étaient différentes de celles qu'elle avait connues jusqu'alors, dans la commune ouvrière - « Rouge » dit-elle encore - de son enfance.



Souvenir de guerre.
Devant notre maison d'exil aux
Aubiers. Avril 1941.
Coll. Privée.

L'une des surprises fut de constater que dans le bocage, la cheminée était bien souvent le lieu où l'on faisait la cuisine et qui servait en même temps de chauffage alors que dans les Ardennes, beaucoup de maisons étaient équipées d'une cuisinière en tôle, alimentée au bois mais surtout au charbon et les chambres étaient pourvues de poêle Godin ou Salamandre.

Jeanne Bouillon parle encore avec sourire de la différence entre le haricot de Soissons qu'elle avait toujours connu, rond, et celui de Vendée, la « moquette », long, semble-t-il différent tant au niveau du goût que de la façon de le préparer.

Rapidement, Mme Bouillon va trouver à travailler dans son métier de cuisinière. Elle est en effet réquisitionnée par les Allemands au mess des Aubiers. Par la suite, elle travaillera, toujours comme cuisinière, à la maison de retraite de la Sainte-Famille. Son fils sera employé comme jardinier puis suivra un apprentissage d'électricien, deux métiers très différents mais, comme suggère Jeanne

Bouillon « on prenait le travail qu'on trouvait ! ». Le jeune homme entrera dans la résistance et participera aux activités des réseaux locaux, notamment au Bois d'Anjou.

Quant à Jeanne ; elle put, toute la guerre, faire valoir ses qualités de couturière. Elle travaillait chez ses clients, dans les fermes et dans le bourg des Aubiers, rarement à Nueil, pour repriser, ravauder, tailler, confectionner de nouveaux vêtements à partir d'anciens... La tâche ne manquait pas, assurant à la jeune femme un salaire suffisant pour vivre. Souvent, dans les fermes, Jeanne était payée avec des pommes de terre, du chou, des œufs ou un poulet... Soixante cinq ans après, elle concède ne jamais avoir souffert de la faim aux Aubiers. La famille Bouillon s'approvisionnait en bois mort à la Maissonnette d'Etusson (aujourd'hui des vergers), au nord des Aubiers. Vers la fin de la guerre, Jeanne et sa maman ont aussi été employées chez des particuliers pour préparer et servir les repas de baptêmes, de communion et de fiançailles.

Le dimanche, Jeanne se souvient les avoir passés avec d'autres jeunes. L'après-midi, les bonnes sœurs organisaient des réunions ou des promenades dans la campagne.

A la fin des hostilités, la famille Bouillon s'installa définitivement aux Aubiers. A l'inverse de 1940, c'est à Montcy-Notre-Dame qu'il aurait fallu cette fois tout reconstruire, repartir de zéro.